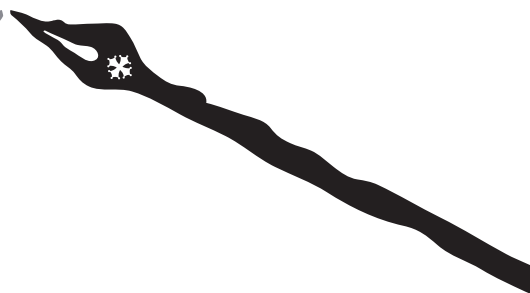


Catégorie Nouvelle

# Rideau

par Ophélie Haurou-Béjottes



## OPHÉLIE HAUROU-BÉJOTTES 16 ans

Actuellement en classe de 1<sup>ère</sup>, Ophélie Haurou-Béjottes commence à écrire très tôt, en classe de CE1 précisément. C'est en 6<sup>ème</sup> qu'elle se met à écrire plus régulièrement. Elle découvre le slam, alors qu'elle est en classe de 3<sup>ème</sup>. Elle écrit désormais indifféremment en vers ou en prose. *Rideau* est la première de ses nouvelles qui remporte un prix... et pour cause, c'est aussi la première fois qu'elle présente son travail dans le cadre d'un concours d'écriture. Ce prix est certainement le début d'une longue aventure !



## RIDEAU

Seulement moi, le goudron et les étoiles.

Voilà les principaux personnages.

D'abord il y a moi. Je me présente toujours en premier. C'est sûrement dû au fait que je suis un être humain, et comme tous les êtres humains, ma survie ne tient qu'au fil de mon égoïsme.

Ensuite le goudron. C'est ce que j'ai remarqué en second, car il était glacé. Bienvenue au monde.

Et puis les étoiles. Elles rassurent beaucoup de gens. Peut-être parce qu'elles brillent. Peut-être parce qu'elles sont au bout du bout des limites de l'imagination. Peut-être parce qu'elles seront toujours là.

J'ai énoncé ces trois protagonistes dans le bon ordre.

L'ordre des importances. Moi, la plus importante à mes yeux ; puis le goudron, qui reste sous mes pas et sur lequel je m'appuie dans tous mes déplacements ; puis les étoiles, dont je n'ai rien à faire mais qui sont là, de toute façon.

L'ordre de la durée de vie. D'abord moi, existence de grain de sable ; puis le goudron, qui vit depuis que vivent les villes modernes ; puis les étoiles, qui même éteintes sont là. Immuables.

Il y a beaucoup d'autres ordres. De la moins connue aux plus connues. De la moins brillante aux plus brillantes. Et ainsi de suite.

Je n'ai aucun rapport avec les étoiles. Je n'ai aucun rapport avec le goudron. Je ne sais toujours pas si j'ai un rapport avec moi-même. Je l'espère.

C'était ma première nuit. Le lever de rideau. Moi. Le goudron. Et les étoiles.

*Bien sûr, auparavant il y avait eu le camion. La lumière des phares. Il y avait eu le choc. Et encore auparavant, il y avait eu une jeune fille qui traversait la rue. Et si on continue à remonter le temps, il y avait une vie. Toute une vie. Une vie entière.*

*14 ans de battements de cœurs.*

*14 ans oubliés et un corps d'occasion.*

Je me suis souvent demandé ce qui me maintenait en vie. Était-ce moi qui faisais battre mon cœur de force, déterminée à garder la tête hors de l'eau ? Ou était-ce mon cœur qui s'obstinait à battre et à me faire vivre ?

Je ne sais qu'une chose : depuis la première nuit de mon existence, depuis la découverte des trois protagonistes, c'est un mystérieux instinct qui m'a empêché de mourir. Une volonté de vivre, ou plutôt d'exister, envers et contre tout, quel qu'en soit le prix. Égoïsme vital.

*On appelle ça l'amnésie. On m'a dit que j'avais tout oublié. On m'a donné un nom et on m'a dit qu'il m'appartenait. On m'a montré des gens et on m'a dit que c'étaient mes amis. Elle avait été arrachée à son existence comme*

*si on l'avait ôtée de la photo. Et maintenant, on m'y recollait de force. Bien au centre. Avec des personnes qu'elle avait aimées, un environnement dans lequel elle avait grandi, des loisirs qui lui avaient plu, une identité qui était sienne. On m'avait enfilé un costume, on m'avait aplati dans un moule et on avait pensé que tout serait comme avant.*

Des images horribles, on en voit tous les jours, pas vrai ? Des horreurs et des guerres, des famines et des attentats, des suicides ou des meurtres. Et j'en passe. Et tous les jours, on pense que la vie est bien faite, pour que ça ne nous arrive pas. On pense avoir évité le pire. Attention : scoop. Voilà la vérité. Le pire qui pourrait vous arriver, c'est de ne pas avoir d'identité. Comme moi.

*Au début, ça avait marché. Je ne me souvenais pas, mais ça viendrait. J'étais mal, mais ça passerait. Je hurlais ? J'allais me taire. Les pys connaissaient leur métier. Puis on a commencé à s'inquiéter. Parce que ça ne collait pas. Parce que je n'étais pas elle. Parce que je ne redevais pas elle. Parce que je n'avais pas l'air disposée à lui ressembler. Parce que je n'étais que son enveloppe physique sans rien dedans. Et comme il fallait bien en vouloir à quelqu'un, et qu'il n'y avait que moi, ça a été ma faute si elle ne revenait pas. Et comme m'en vouloir n'avancait à rien, ils ont tous laissé tomber. Si je n'étais pas elle, je n'étais plus rien. Et le pire, c'est que je les croyais. Pour moi, il semblait évident que je n'existais que pour faire survivre son souvenir.*

Perdre son identité, ça arrive à tout le monde. Ou alors en changer. Ça peut passer par une nouvelle coupe de cheveux à une reconversion au bouddhisme. Oui, perdre son identité, c'est comme perdre son miroir : on peut en racheter un. Quand on n'a pas d'identité, c'est déjà un peu plus difficile de ne pas se noyer dans le reflet du miroir. Quand on n'a pas d'identité, tout est plus difficile. Même quand on respire, on a l'impression de voler quelque chose à quelqu'un.

*Un jour, dans son collège, au milieu de ses amis, tandis que je restais de marbre à une plaisanterie que lançait quelqu'un, je me suis rendue compte que nous n'existions que séparées. Elle aurait ri à la blague, puis aurait renchéri avec une autre. Elle aurait meublé les moments de silence avec n'importe quoi. Là, elle aurait parlé de l'exercice de SVT, car l'SVT était sa matière préférée. Elle avait détesté le silence et je hais le bruit. Elle avait été populaire et bavarde, je suis renfermée et muette. Elle avait été coquette et exubérante. J'ai dû apprendre à m'occuper de moi sans personne pour m'expliquer, j'ai compris que mes pleurs devaient rester enfouis en moi. Nous n'avions que le physique en commun. Même son prénom m'était étranger.*

Le miroir est un objet qui m'a toujours fascinée. Vous savez très bien ce que vous allez voir si vous vous regardez dans un miroir. Vous ne verrez pas votre corps. Vous ne verrez pas votre visage. Vous ne verrez pas votre expression. Ce que vous verrez, c'est votre identité. Du moins, aux yeux des autres. C'est triste à dire. C'est dur à accepter. C'est la vérité. Pour les autres, vous ne serez jamais que ce que votre image dira que vous êtes.

*C'est ce jour-là que j'ai compris que j'existais à part elle. J'ai alors compris qu'elle n'existait plus. Que j'avais pris sa place. J'ai aussi compris le rôle que j'allais devoir jouer jusqu'à ce qu'elle revienne. Faire semblant d'être elle. Parce qu'après tout, j'étais une usurpatrice. Personne n'avait compris que je n'y étais pour rien. Non, personne n'avait compris qu'elle n'était plus là et que, bien contre mon gré, c'est moi qui la remplaçais, ou du moins qui faisais l'intérim.*

*Personne n'a essayé d'imaginer les sentiments qui me traversent. Vous vous imaginez, vous, naître à quatorze ans, allongée au milieu de la route sous les étoiles ? En guise de mère, j'ai eu le goudron froid et en guise d'amour, un rôle à jouer en permanence.*

Je me suis toujours dit que la seule chose dont peut être fier l'être humain, c'est sa lucidité. Certes, il est égoïste. Il ne pense qu'à lui-même et, bien souvent, il ne comprend même pas que le monde, que son monde, est composé d'autres vies. De milliers d'autres vies. Il n'a conscience que de la sienne. Certes, il est hypocrite. Il ne se sent pas accablé par toutes les misères. Au fond, il le sait bien, qu'il n'est pas seul... Et il tient à son reflet, à l'image qu'il donne, alors, pour pouvoir se regarder de nouveau dans un miroir, il fait semblant d'être impliqué. Vingt euros par mois dans une association, un voyage humanitaire. Et la honte de lui-même qui se tasse. Un peu.

L'être humain est égoïste. Hypocrite. Cruel, manipulateur, pitoyable. Mais il est lucide. Il lui suffit de réfléchir quelques minutes sur sa situation pour le découvrir.

*Le pire, c'est que j'aurais très bien pu faire ce qu'ils attendaient tous. Avec tout ce qu'ils me racontaient sur elle, je la connaissais par coeur, mon double disparu, dont il ne restait que la carcasse. J'aurais pu avoir exactement ses réactions. Oui, j'aurais pu mais je n'ai rien fait. Je ne savais que trop bien ce qui se passerait si j'en parlais à quelqu'un. Tout le monde croirait qu'elle avait refait surface. Et ce ne serait qu'un espoir de plus déçu, j'en étais sûre. Ou du moins je m'en persuadais. Alors je me suis tue. Je me suis sentie cruelle, égocentrique et hypocrite et j'ai été soulagée. Je ne savais toujours pas qui j'étais, mais je savais ce que j'étais – un être humain. Cruel, égocentrique, hypocrite. Comme tous les autres.*

Une seconde. Un battement de cils. Un battement d'aile. Un battement de coeur. Une question. Une idée. Une vie. Une mort. Un sourire. Une seconde.

C'est incroyable tout ce que peuvent faire les gens en une seconde. Trois-cent trente trois.

*Je me sentais souvent incomprise, mais je ne pensais même pas que c'était commun à tous les autres. Je m'isolais de plus en plus, sans oser imaginer qu'à quinze ans, je n'avais pas le temps de marcher sur la vie. Et puis un jour, tout a changé. J'ai eu l'idée d'une vie. Ma vie. Sans elle.*

Une seconde pour choisir. Une seconde pour partir. Une seconde pour écrire un mot et s'en aller pour de bon. Ou pour froisser le mot et pour

pleurer, non pas pour celle qui venait de partir, mais pour l'autre qui n'était plus là depuis cette nuit.

*Cette nuit. Cette fameuse nuit. Sa dernière. Ma première.*

Une des autres qualités de l'être humain est qu'il a très vite des idées. Un de ses multiples défauts est que ses idées sont rarement de bonnes idées.

*Mon idée était une bonne idée.*

*Elle se résumait en trois mots.*

*Prendre le train. S'en aller. Commencer à vivre.*

Dans toutes les villes du monde où je suis allée, il y avait moi, le goudron et les étoiles. Je crois que la première nuit de mon existence était en fait vraiment banale.

*Je suis arrivée sans valise. J'ai dormi sur le goudron. Les phares des voitures m'empêchaient de profiter du sommeil. Le bitume était froid et inconfortable. Les gens me regardaient comme un animal. J'étais libre et, tel le loup de La Fontaine, je ne me suis jamais sentie aussi bien de ma vie.*

*Je connaissais ma ville par coeur. J'étais devenue ce qu'on appelle une SDF. Je savais me défendre et j'avais un chien. Je l'avais appelé de son nom. Après qu'elle m'ait dicté ma conduite toute ma vie, c'était à moi de lui donner des ordres. C'était un bâtard obéissant et calme. Un jour, une fille à la rue, tout comme moi, mais sûrement avec trente années de plus, m'a fait remarquer que c'était un mâle et son nom n'avait pas de sens. Je lui ai répondu que son nom n'avait pas de sens en effet, pas parce que c'était un mâle, mais parce que c'était un chien.*

*« Et après ?*

*- Ce chien ne mérite pas son nom. Plus personne ne le mérite.*

*- Et ce nom, ce serait pas le tien par hasard ? »*

*Je l'ai assassinée du regard.*

La capacité de survie de l'être humain m'a toujours surprise. Sa capacité à rester là, quelles que soient les conditions de vie et les remords. Sa capacité à tenir debout. Jusqu'à aujourd'hui.

Je crois qu'il l'a héritée de l'époque où il se baladait nu ou dans des peaux de bêtes et où il manquait de se faire attaquer toutes les nuits. Les animaux ont un fort instinct de survie et, après tout, l'homme n'est qu'un animal.

*Je suis restée en contact avec la vieille, comme je l'appelais. Elle, qui me racontait toute sa vie en long, en large et en travers, n'avait jamais entendu parler de moi. Elle m'appelait petiotte car elle ne connaissait pas mon nom. La seule chose qu'elle savait c'est que personne ne méritait le nom de mon chien.*

*J'ai appris qu'il existait des limites à l'extraordinaire égocentrisme des humains. Et la limite, pour moi, c'était elle. Je crois qu'on peut dire qu'on était amies. Elle me racontait ses aventures et je l'écoutais. Pour elle, je crois que j'étais une oreille attentive et un peu de compagnie. Pour moi,*

*elle était tout à la fois une main qui s'était tendue, une expérience utile, et une vie entière dont j'entendais parler.*

*Elle le savait, que j'étais un peu folle sur le bord ou, comme elle le disait, que j'avais pris « un sacré coup sur le crâne ». Mais ça ne la dérangeait pas. Elle disait :*

*« Au moins, tu n'es pas schizo comme moi ! »*

*Et j'esquissais un sourire. Si elle savait.*

Je n'ai jamais pensé à en vouloir à quelqu'un. J'en aurais voulu à trop de monde et ç'aurait été trop dur pour moi. Alors je n'en voulais à personne. Je n'en voulais qu'à moi. Toute la haine, toute la frustration, toute l'incompréhension que je ressentais, c'était de ma faute. Toute cette haine envers moi-même, c'était comme un volcan éteint. Je n'ai jamais compris que je n'y étais pour rien. Je n'ai jamais cru que rien n'était de ma faute. Et j'ai toujours craint que le volcan explose.

*De toute la ville, mon endroit préféré était le fleuve. Ou plutôt, l'endroit du fleuve qui faisait un coude. Les nuits d'insomnie, quand je n'avais pas envie de dormir ou que je ne trouvais pas d'endroit pour me reposer, j'y allais et je regardais. Je restais des heures entières, accoudée à la balustrade, à quelques mètres de l'eau grondante. Je regardais la rage liquide qui, telle un amas de haine, se ruait vers la rive. Imperturbable, malgré l'inutilité de son geste, l'eau allait mourir sous mes pieds. Et moi, sur la rive, je contemplais, muette, la rage futile de l'eau. Je me sentais à ma place, hors du monde. Hors de la précipitation, de la haine et de l'oubli. Hors de la vie. J'étais spectatrice, au même titre que le goudron. Ou les étoiles.*

Depuis ma première nuit, j'ai toujours contemplé. J'ai toujours été celle qui regarde passer le train, qui reste à la gare et qui agite son mouchoir. La seule action qui m'a faite vivre a été ma fugue. Peut-être était-ce leur volonté de me contrôler, ou peut-être était-ce elle, l'autre, qui même en n'étant plus là, était recrée par mon inconscient. Là était ma place, sur la rive, en train de regarder le fleuve tandis que, quelques dizaines de mètres seulement à ma gauche, un pont permettait aux autres, à tous les autres, de traverser le fleuve. De choisir leur vie.

*Je me souviens encore de la tête de la vieille quand elle est venue me voir.*

*« Tu m'as menti, petiote. T'as donné ton prénom au clébard. »*

*Je me suis contentée de la regarder. Elle semblait furieuse.*

*« Qu'est-ce qui t'es passé dans le crâne ? Je vais te dire, moi, ce que je pense. T'es vraiment idiote. Moi j'croisais que tu t'étais cassée pour une bonne raison. J'ai jamais posé de question, et c'est pas aujourd'hui que j'vais commencer. Mais franchement à quoi t'as pensé ? J'croisais que t'étais plus chez toi pour une bonne raison. Eh, j'pose pas de question, moi, je juge pas, mais j'ai toujours pensé que t'étais là pas pour rien, quoi. Qu'tes vieux étaient vraiment infects. »*

*Elle avait un journal à la main et s'en servait pour faire de grands gestes qui ponctuaient son discours. Plus elle parlait, plus elle haussait le ton, plus elle haussait le ton, plus son débit et son geste étaient rapides.*

*« Moi, j'me disais : 'Il en faut du courage, ma vieille, pour vivre dans la*

*rue, surtout à l'âge de la petiote. Elle a pas dû avoir un quotidien génial, pour en être là ou elle en est.' Ouais, c'est ce que je pensais. Et je te juge pas, d'accord ? Parce que je vais te dire, moi, si j'suis là, c'est à cause des jugements des autres. Et même là où que j'suis, les regards y z'ont pas changé. J'vais te dire, quand tu récures les chiottes, tout le monde te prend pour de la sous-merde. Mais quand t'es à la rue, c'est encore plus invivable. Parce que les gens, y font même plus attention à toi. »*

*Je ne comprenais pas où elle voulait en venir.*

*« Bon, moi j'dis ça, on m'a toujours dit que j'parlais trop, mais quand même, qu'est-ce que tu fous là, petiote ? C'est pas possible d'avoir une famille qui t'aime, qui roule sur l'or, qu'a de quoi te payer des études, et de te casser d'chez toi ! Tu crois quoi ? Qu'c'est un jeu ? Ben j'espère que tu t'rends compte de c'que t'as fait ! »*

*Elle me jeta le journal sur les genoux et attendit les bras croisés que j'aie fini de lire.*

Quand j'en suis arrivée à faire la manche, j'ai compris que c'était ça, ce que je ressentais. J'étais spectatrice. Plus personne ne faisait attention à moi. La vieille avait raison. Le métier, ne serait-ce que récupérer les toilettes publiques, donne un rôle à chacun. Sans métier, pas de rôle. Sans rôle, pas de représentation.

*Ses parents. Mes parents. Photo dans le journal. Dès que j'ai compris que j'étais recherchée, j'ai pris peur. Tout le monde savait qui j'étais et on allait bientôt se rendre compte que je ne ressemblais pas à une vraie clocharde. On me ferait réendosser mon rôle, avant le rideau final.*

*Il était onze heures. Je me suis levée et j'ai regardé la vieille.*

*« J'ai pas de prénom. J'ai pas d'identité. J'ai pas de parents. J'ai pas de rôle. Celui qu'on veut me donner est usé. Le costume est trop grand. Il a pas été fait pour moi. »*

*Je lui ai laissé le chien et le soin de le renommer.*

La vieille s'en voudra, de cette conversation. J'en suis sûre. J'espère que quelqu'un saura lui dire que ça n'était pas sa faute. Que j'étais une erreur dans le système. J'espère vraiment qu'elle comprendra que depuis ma première nuit, c'est trop tard.

*J'ai couru jusqu'au pont, évitant les gens. Au moment de monter dessus, j'ai inspiré. Puis j'ai suivi le trottoir jusqu'à être au-dessus du vide. J'ai parcouru tout le pont et je suis descendue de l'autre côté. Je me suis sentie bien. J'avais quitté la rive et trouvé mon rôle. Ma pièce de théâtre à moi ne comprenait qu'un seule acte. Une seule scène. Une seule page. Peut-être très court, mais pas simple du tout à exécuter. Seulement je voulais vivre, ne serait-ce que le temps d'une scène. Spectatrice frustrée. J'ai réemprunté le pont. J'ai fermé les yeux, face au fleuve.*

\*

\*\*

Les projecteurs s'allument un par un. Leur lumière converge vers un point



unique. Une silhouette au milieu d'un pont. Il n'y a aucun spectateur dans la salle, mais cela ne semble pas déranger la jeune fille. Un immense sourire s'étale sur son visage pâle de peur. Mais sa crainte est légitime. Elle joue la pièce de sa vie. L'orchestre commence à jouer. Des notes qui montent crescendo vers la lune. Puis soudain, tout s'arrête. Les projecteurs s'arrêtent, les lumières des phares se sont éteintes. La musique se tait, les klaxons se sont arrêtés. La petite actrice est seule sur scène. C'est le rôle de sa vie. Elle veut le réussir.

\*

\* \*

### **Acte I, scène I.**

Il n'y eut pas un cri. À la moitié de sa chute, son double mort revint. Elle retrouva la mémoire. Enfin apaisée. Elle s'enfonça dans les flots sans bruit.

\*

\* \*

Les spectateurs n'applaudirent pas. Ils contemplèrent. Ils s'en fichaient.

Ils étaient trois.

Le pont.

Le goudron.

Et les étoiles.